

**AU-DELÀ  
DES VOLETS VERTS**

MARTINE WATTEL

**AU-DELÀ  
DES  
VOLETS  
VERTS**

Couverture :  
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2020  
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen  
102, rue de Grenelle - 75007 Paris  
[www.editionsdesfalaises.fr](http://www.editionsdesfalaises.fr)



*Remerciements :*

Un grand merci à mon comité de lecture :

Pascale, Marie, Céline, Marie-France,  
Marie-Claude, Benoît, Elodie, Olivier.

Merci à Andréa pour le titre.

Merci à Maddalena, pour son attention,  
ses conseils, une belle rencontre  
en ces temps difficiles.

À Kayle

## Prologue

Une ombre au fond de mon jardin. Je me souviens si peu.

J'essaie pourtant mais rien ne vient. Tant de questions sans réponses.

Cette ombre au fond du jardin, au fond de ma vie. C'est elle, c'est certain, cela ne peut être autrement. Elle est gravée dans mon cœur, je le sais, je le sens. Pourquoi cette vérité échappe à ma mémoire ?

Comme la marée montante efface ses traces sur la grève, détruit les plus beaux châteaux de sable de sa toute-puissance, envahissant l'espace.

Mon cœur est lavé, mes fondations se lézardent. Je dois terminer le puzzle, trouver les pièces manquantes, plonger au plus profond de moi pour me nourrir à la source et ne pas mourir.

Marguerite Pernay

## CHAPITRE 1

# Un écrivain assassiné

Il y avait foule ce jour-là au Salon du livre de septembre 2005.

Les vedettes de la littérature contemporaine attirent des admirateurs, des fans, des lecteurs passionnés qui rêvent tous d'obtenir la dédicace de leur auteur préféré.

Émilie Botton fait partie de ces écrivains reconnus qui, chaque année, offrent au public le plaisir de découvrir un nouvel ouvrage. Cette année, elle présente une biographie passionnante, celle de Marguerite Pernay. Artiste peintre célèbre du début du XXe siècle, Marguerite Pernay a été la digne successeuse des impressionnistes tels que Manet et Berthe Morisot, dont elle a subi l'influence tant elle aimait leurs œuvres.

Émilie Botton, fascinée par l'histoire familiale de Marguerite Pernay, eut pour la première fois de sa vie l'envie d'écrire une biographie.

Adèle, grande admiratrice de l'écrivaine ainsi que de Marguerite Pernay, se devait d'être ce jour-là au Salon du livre de Versailles.

C'est le cœur battant qu'elle attend parmi de nom-

breux admirateurs le moment d'échanger avec l'auteur.

Son tour venu, avec enchantement, elle serre la main d'Émilie et la congratule sur son travail. Émilie est souriante, habituée à ces rencontres. Fidèle à son image, une coupe de champagne pétillante à côté d'elle. Après ce tête-à-tête, bref mais sympathique et chaleureux, Adèle Parker repart heureuse avec la biographie de Marguerite Pernay dédicacée sous le bras, très excitée à l'idée d'en commencer la lecture le soir même.

Mais quelques instants plus tard, un fracas terrible se fait entendre, des cris la font revenir sur ses pas. Manifestement, un incident s'est produit autour de la table occupée par Émilie Botton.

Adèle s'approche, se frayant un chemin parmi la foule en panique.

Elle parvient à se faufiler à la hauteur d'Émilie, pour constater que l'écrivaine est tombée raide, la tête la première sur la pile de livres disposée devant elle, brisant la coupe de champagne qu'elle tenait de la main gauche. Son poignet est en sang, mutilé par les éclats du cristal.

Les secours arrivent très vite, Émilie Botton est prise en charge et emmenée à l'hôpital le plus proche.

La fête est finie.

La salle est évacuée par la police, tout se passe calmement.

Adèle suit toutes ces personnes, déçues de ne pas pouvoir prolonger ces instants précieux de rencontres littéraires.

— Adèle... Adèle...

Elle reconnaît cette voix qui l'interpelle au loin, c'est celle de Vincent, le neveu du commissaire Bernier, jeune officier de gendarmerie dont elle a fait connaissance l'année dernière chez Jules Bernier. Il s'avance vers elle.

– Bonjour Adèle, comment vas-tu ? Cela fait si longtemps... Je suis heureux de te revoir, même si les circonstances ne sont pas très réjouissantes...

– Bonjour Vincent, oui c'est horrible ce qui arrive... en pleine séance de signatures... C'est pour cela que tu es là ?

– Oui, on vient de m'appeler...

– Qu'en penses-tu ? Elle avait l'air en pleine forme, quelle tristesse...

– Pour l'instant, aucune idée de l'origine de son malaise. Comme tu vois, on vient juste de l'emmener à l'hôpital.

– J'espère que ce n'est pas grave, la pauvre...

– Malheureusement le Salon va fermer, le mieux est que tu rentres chez toi. Je te tiendrai au courant dès que j'aurai du nouveau. Redonne-moi ton 06, si tu veux bien ?

– OK, 06 22 35 77 82. Au fait, as-tu des nouvelles de ton oncle ? Comment va-t-il ?

– Très bien, toujours aussi farfelu... Je crois qu'en ce moment, il se balade avec son camping-car et son Arlette du côté de l'île de Ré.

Au même moment, le portable de Vincent se met à vibrer, il répond.

Adèle voit l'expression de son interlocuteur se figer et son regard exprimer la stupeur.

Vincent raccroche et, levant les yeux vers Adèle :

– Émilie Botton est morte pendant son transport à l'hôpital.

– Non... non .... Ce n'est pas possible, c'est complètement surréaliste... Dis-moi que je fais un cauchemar...

– Malheureusement non, je te demande de garder l'info pour toi, pas un mot à la presse, je dois en premier lieu joindre sa famille.

– Pas de problème, tu peux compter sur moi et si je peux aider, tu sais, j'ai fait mes preuves avec ton oncle...

– La seule chose à faire pour le moment est d'attendre les résultats des analyses afin de savoir ce qui a provoqué la mort de l'écrivaine.

– Ok, tu m'appelles quand tu en sauras plus ?

– Je te promets, maintenant rentre vite chez toi.

Malgré les conseils de Vincent, Adèle, complètement traumatisée par la violence de cette dernière information, retourne devant la table inoccupée sur laquelle les livres sont étalés, baptisés aux éclaboussures de champagne.

À l'extérieur, octobre est bien là. Les arbres passent du roux au jaune d'or, magnifiés par le soleil qui perce à travers leurs feuillages. Ils sont d'une beauté qui submerge Adèle et exacerbe sa sensibilité d'artiste.

Elle n'a qu'une envie : rentrer très vite chez elle afin de se plonger dans la lecture de la biographie de Marguerite Pernay.

Quelques stations de métro plus tard, bien installée dans son fauteuil préféré – un AA en moumoute offert par Gabrielle Larrivière –, une théière pleine de rooibos aux agrumes à portée de main, Adèle se sent beaucoup mieux. Elle habite un joli studio dans le quartier des Batignolles.

Comme à chaque fois qu'elle débute la lecture d'un nouvel ouvrage, elle adore observer le livre comme un objet, elle regarde attentivement la couverture, respire l'odeur du papier fraîchement imprimé, c'est tout un cérémonial. Elle a aussi cette manie de lire la dernière ligne de la dernière page.

Comme beaucoup d'amateurs d'art, Adèle connaissait l'existence de Marguerite Pernay, mais jamais elle n'avait lu de biographie lui étant consacrée.

## CHAPITRE 2

# À la recherche de Marguerite Pernay

Il m'est souvent difficile de trouver le mot juste pour commencer une histoire, un roman.

Pour évoquer la vie de Marguerite Pernay, l'inspiration m'est venue aisément.

C'est la première biographie de ma carrière. Elle s'est imposée à moi comme une évidence, presque une nécessité.

Cet été-là, je me baladais dans le joli cimetière marin d'un village rhétais, mon œil fut attiré par une tombe pas comme les autres.

Pas de pierre tombale mais un mini jardin, sauvage et magique, composé de céanothes, de bruyères et de lauriers thym. Inscrit en blanc sur une grande croix de bois peinte en noir, on pouvait lire : Marguerite Pernay 1900-1994 artiste peintre.

Je suis restée un long moment, pensive devant ce jardin tombal.

Le soleil déclinait à l'horizon, le vent se levait,

entraînant avec lui le chant de la houle qui grondait au loin.

Je me sentais bien.

Il me semblait que Marguerite désirait que je m'attarde ici avec elle.

Ce moment de grâce fut la genèse de ma première biographie.

## CHAPITRE 3

# Paris 1890

Paris se métamorphose et prépare l'Exposition universelle de 1900.

C'est l'explosion industrielle et architecturale avec la naissance de la tour Eiffel, l'Opéra, le Grand Palais. Le cinéma pointe le bout de son nez avec la découverte des frères Lumière. Paris verra à cette occasion l'ouverture de sa première ligne de métro. Les cafés se multiplient et Montmartre devient le centre des réjouissances populaires.

Beaucoup de jeunes ruraux sont montés à la capitale, espérant y trouver du travail et une vie meilleure. C'est le cas de Léon Pernay, qui a été embauché en tant qu'artisan peintre auprès d'un certain Paul Renouard.

Léon et Aminthe se sont rencontrés à Montmartre, lors d'un bal du 14 juillet. Aminthe travaillait dans une grande maison bourgeoise comme bonne à tout faire. Elle était logée dans une chambre de bonne, au dernier étage d'un bel immeuble haussmannien, résidence de ses employeurs. Très vite, elle partagea avec Léon son très modeste logis.

La vie parisienne pour ces deux tourtereaux n'était

pas aussi prometteuse qu'ils l'espéraient. Malgré leurs deux salaires, ils n'arrivaient pas à vivre correctement.

Mais l'union fait la force et ensemble, ils rêvaient pourtant d'un avenir meilleur.

Paul Renouard était bon avec Léon. Après avoir travaillé à l'école des beaux-arts pour en rénover les murs, Paul fut admis dans l'atelier d'Isidore Pils et l'aida à la décoration intérieure de l'opéra Garnier. D'artisan peintre il devint artiste, son don pour le dessin fit de lui un portraitiste de renom. Ainsi dans son sillage, Léon réalisa des fresques, des motifs décoratifs, exprimant à son tour une réelle facilité pour le dessin et la peinture.

Aminthe, elle, était malheureuse dans son travail. Sa patronne passait sur elle sa mauvaise humeur de femme riche et capricieuse. Et bien souvent, elle remontait à pas d'heure dans sa petite chambre du sixième étage, s'effondrant sur son lit et pleurant toutes les larmes de la journée retenues au fond de son cœur. Léon, fort bien attentionné, la consolait comme il le pouvait, souvent en lui préparant de merveilleux repas avec trois fois rien.

— Heureusement que tu es là mon Léon, sans toi je m'en retournerai au pays tu sais. Aujourd'hui encore, rien n'allait avec Madame, figure-toi qu'elle m'a fait serrer son corset tellement fort que le lacet a cédé, cela l'a mise dans une colère noire, du coup : l'eau de la toilette était trop chaude... puis trop froide... Je te jure, j'avais envie de lui renverser la cuvette sur ses papillotes. Mais le plus insupportable, mon Léon, c'est cet air soupçonneux que je vois dans ses yeux quand elle compte les morceaux de sucre, sans me lâcher du regard.

— Je t'aime Aminthe et je suis sûr que l'avenir nous réserve de belles surprises, soyons patients. Il est vrai que j'ai beaucoup plus de chance que toi, Monsieur

Paul veut que je prenne une pause vers midi pour dessiner. Il pense que je suis doué et je dois avouer que j'aime ça.

— C'est une chance pour toi, il te veut du bien lui au moins.

Et patients, il fallait qu'ils le soient tous les deux.

La vie dans cette petite chambre de 9 m<sup>2</sup> sans chauffage, avec un seul point d'eau sur le palier pour tous les habitants de ce sixième étage, était plus qu'incommode.

Trop chaude en été, trop froide en hiver, elle était le nid de toutes les épidémies.

Il fallait une très bonne santé pour vivre au sixième étage.

Ainsi le temps passait, Aminthe travaillait quinze à seize heures par jour tandis que Léon, de chantiers en chantiers, apprenait à maîtriser le crayon et les pinces avec de plus en plus de dextérité.

Au contact de son maître, il développait un véritable sens artistique ; il aimait croquer Aminthe dans son sommeil et au petit matin, glissait son dessin accompagné d'une tendre dédicace sous l'oreiller de sa belle.

Un matin de février 1910, elle fut prise de vomissements.

Il fallait descendre malgré tout travailler. Léon essaya de l'en dissuader, sans succès. Car Aminthe se doutait de la cause de ses malaises : elle était enceinte.

Le soir même, elle confia à Léon ses doutes au sujet de son état.

— Mais c'est merveilleux, demain je t'épouse, nous allons être une famille.

— Oui mon Léon, bien sûr, mais il va falloir s'organiser, faire garder ce bébé. Je ne peux pas quitter mon travail, nous n'aurions plus de logement et...

— Nous trouverons une solution, ne t'en fais pas, pour l'instant on ne dit rien à personne, c'est notre secret. Notre beau secret.

— J'ai peur de perdre mon travail, Léon, et tu ne gagnes pas assez pour nourrir une famille.

— J'en parlerai à Paul, il nous aidera j'en suis certain, aie confiance en moi.

Ainsi tout au long de sa grossesse, Aminthe réussit par miracle à ne rien laisser paraître ou presque.

Sa maîtresse, faisant peu cas de sa personne, n'y vit que du feu.

Le jour J arriva.

Avec presque un mois d'avance, une petite fille vit le jour au sixième étage. Une voisine vint secourir Léon, Aminthe fut très courageuse. C'est ainsi que Marguerite Pernay poussa son premier cri, en ce jour de septembre.

Par chance, les patrons d'Aminthe prolongeaient leur séjour dans leur lieu de villégiature, sur la côte normande et ne l'avaient pas réquisitionnée pour leurs vacances. Elle eut ainsi quelques jours pour se remettre de l'accouchement.

Léon avait trouvé une garde pour la petite Marguerite grâce à Paul Renouard, dont la sœur venait d'avoir un enfant et qui, spontanément, proposa son aide au jeune couple.

La vie d'Aminthe, Léon et Marguerite était difficile mais bien organisée. Ils arrivaient à dormir tous les trois dans cette petite chambre du sixième, leur petit nid comme disait Léon, qui souvent se couchait le ventre vide, n'ayant pas pu acheter de quoi préparer un dîner correct pour trois. Il se sacrifiait pour sa famille. Mais il était fier d'avoir pu garder sa petite fille auprès de lui.

Les années passaient, Léon aimait de plus en plus

dessiner. Il rêvait d'ateliers, de tableaux, de beaux-arts. Pour les cinq ans de Marguerite, Paul Renouard lui proposa de faire le portrait de la fillette, il paierait Marguerite comme modèle. Une manière supplémentaire pour Paul d'aider le couple.

Marguerite posant pour Paul Renouard, au même titre que les célébrités de l'époque, marquera son destin. En 1900, il était un artiste reconnu, avait croisé Manet, Berthe Morisot, parlait décoration et jardinage avec Monet – ce dernier vivait depuis quelques années sur les bords de la Seine à Giverny où il avait acquis une propriété, dont il ne cessait de composer les jardins comme une œuvre d'art qui inspira ses plus belles toiles.

Paris rayonnait dans le monde entier depuis 1900. Les pavillons des pays étrangers avaient transformé les bords de Seine en décor de théâtre gigantesque. De la Russie à l'Italie, en passant par la Belgique, la Suède, la Turquie, la Hongrie, les États-Unis d'Amérique... C'était Paris.

Léon aimait flâner avec sa fille le long de la Seine, le père et la fille partageaient la même sensibilité aux arts. Marguerite ne cessait de s'émerveiller, elle se promit que plus tard elle irait découvrir d'autres villes, d'autres pays.

Un jour proche de ses dix ans, alors que le père et la fille admiraient l'architecture révolutionnaire de la tour Eiffel, Léon sortit un paquet cadeau de la poche droite de sa veste :

– Bon anniversaire ma chérie !

– Mais papa... ce n'est pas encore mon anniversaire !

– Oui mais j'avais envie de te donner ce petit cadeau, là, maintenant...

– Je peux l'ouvrir tout de suite alors ?

– Évidemment, c'est pour toi.

Les cadeaux étaient rares chez les Pernay, c'est pourquoi Marguerite, les yeux brillants, ouvrit méthodiquement le paquet.

– Oh ! Merci, merci mon papa, je peux m'en servir tout de suite ?

La petite fille venait de découvrir un carnet de croquis, une gomme, deux crayons à mine et quelques crayons de couleur. Ce jour-là naquit la vocation de Marguerite Pernay. En souvenir de son père et pour son plaisir, toute sa vie, où qu'elle se trouvât, il y avait au fond de son sac un petit carnet noir et une mine de plomb.

Depuis quelques mois, Léon espérait pouvoir accéder à un logement plus décent pour sa famille. Il avait pris des galons dans l'entreprise et voulait faire une surprise à Aminthe. Alors qu'il prospectait pour une nouvelle habitation, survint un incident qui remit en question le destin la famille Pernay.

Un soir du mois de septembre 1918, Aminthe, Léon, et Marguerite dînaient assis sur le lit. Il y avait ce soir-là un peu de viande et de légumes dans leur assiette car Aminthe était remontée avec quelques restes du déjeuner de ses patrons. Elle détestait faire cela, mais nécessité oblige, grâce à cette ruse, l'ordinaire, le très ordinaire, était amélioré de temps en temps.

Marguerite était en train de raconter sa journée de classe – car depuis l'âge de sept ans, elle fréquentait l'école de filles du 17<sup>e</sup> arrondissement –, lorsqu'un coup violent frappé à la porte les fit sursauter.

– Police, ouvrez !

Le silence se fit dans la pièce, tous trois se regardèrent, effrayés.

– Ouvrez, ou on enfonce la porte !

Léon se leva, il n'eut qu'un pas à faire pour atteindre

la fragile poignée de la porte palière. Il tourna la clef, puis la clenche. En quelques secondes, trois hommes en uniforme envahirent leur espace vital.

— Madame Pernay Aminthe, déclara le plus petit, veuillez nous suivre au commissariat. Au nom de la loi, je vous arrête.

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? demanda Aminthe pétrifiée...

— Vous devez le savoir, ce n'est pas la première fois que vous volez vos maîtres...

— Mais je ne vole pas... je...

— Taisez-vous.

Et d'un geste, il ordonna à l'un de ses collègues de passer des menottes aux poignets d'Aminthe.

Léon essaya de s'interposer, Marguerite était en larmes.

— Vous nous devez des explications, dit Léon, on n'arrête pas une jeune femme comme ça...

— C'est sur la plainte de ses employeurs, Monsieur et Madame Darmanville, ils sont formels, votre épouse est une voleuse. Madame Darmanville peut prouver qu'elle lui a volé de la nourriture ainsi qu'un collier en or.

— Mais c'est faux, hurla Aminthe, je récupère seulement quelques restes de nourriture, c'est vrai, mais seulement ceux dont personne ne veut plus et qui sont destinés aux cochons. Je n'ai jamais dérobé d'effets personnels de Madame, jamais, je le jure, encore moins des bijoux, je ne suis pas une voleuse... Monsieur, c'est juste pour mieux vivre, pour mieux nourrir ma famille... ce n'est pas du vol... ce n'est pas du vol...

Aminthe put à peine terminer sa phrase, elle éclata en sanglots et fut emmenée manu militari par les trois hommes, laissant Léon et Marguerite complètement abasourdis.

Il était 20 heures.

Léon ne savait même pas où partait Aminthe.

Il fallait agir rapidement.

Il laissa Marguerite seule, lui ordonnant de ne pas bouger de la chambre et de n'ouvrir à personne.

Il dévala les six étages, volant presque au-dessus de la rampe de l'escalier.

Il traversa la cour de l'immeuble quatre à quatre.

Il sortit comme un fou sur le trottoir, pour voir s'éloigner un fourgon de police grillagé, laissant apercevoir la silhouette d'Aminthe, le nez collé à la fenêtre et le regard perdu d'un animal traqué.

Pour la première fois de sa vie d'homme, Léon pleura, les larmes coulaient le long de son visage, il ne maîtrisait plus rien, ni ses larmes, ni son cœur qui battait à faire éclater sa poitrine. Il étouffait de chagrin, en même temps que la rage lui serrait les mâchoires. Il pensa à Marguerite, seule au sixième étage. En revenant sur ses pas pour rejoindre sa fille, il eut envie de faire un détour chez les Darmanville pour demander des explications, mais pressentit que ce n'était pas une bonne idée, il savait ce geste inutile, on ne l'écouterait pas, il n'existait pas pour ces gens-là.

Alors, il emmena Marguerite chez Paul Renouard et se rendit au commissariat du 17e pour essayer de voir sa douce.

En arrivant, il apprit qu'Aminthe serait transférée dès le lendemain matin à la prison de la Petite Roquette. Il eut la chance de tomber sur un agent de police de garde plutôt brave, qui lui permit de la revoir.

Il la trouva complètement terrorisée, blottie dans le coin d'une cellule crasseuse, assise sur un banc en ciment, souillé. Aminthe avait les yeux bouffis par les larmes qui coulaient encore le long de ses joues.

— Ma chérie... ma chérie... Paul me promet de te fournir un avocat.